

Pascal DURAND, « Utopie et contre-utopie. Allégorie de la communication dans *Le Comte de Monte-Cristo* », dans *Dumas, une lecture de l'histoire* (sous la dir. de Michel Arrous), Paris, Maisonneuve & Larose, 2003, p. 209-229.

Utopie et contre-utopie
La communication allégorique dans
Le Comte de Monte-Cristo

Pascal Durand

S'il y a des romans à clé, il y a aussi bien, d'autre part, des romans à secret. Il faut se garder de rabattre ceux-ci sur ceux-là : une clé ouvre à une traduction possible, sinon obligatoire, et à une identification positive de personnages ou de situations chiffrées ; un secret, lui, appelle à une lecture en double fond, dont la seconde strate n'absorbe pas la première. La clé, par ailleurs, relève d'une intention de l'auteur là où le secret relève plutôt d'une opération de lecture, que l'écrivain peut très bien ne pas avoir consciemment envisagée. *Le Comte de Monte-Cristo* est de ces œuvres à secret sollicitant, sans lui proposer de serrure à forcer, la responsabilité active de leur lecteur. Gilbert Sigaux, éditeur du roman dans la Bibliothèque de la Pléiade – un feuilleton sur papier bible, voilà qui eût ravi Dumas – tient lui-même qu'il convient de « mettre *Le Comte de Monte-Cristo* au rang des livres qui ont un avenir, parce qu'ils ont des secrets.¹ » Il a raison et l'on voudrait ici en faire la démonstration quant à l'un de ces « secrets », sans doute le plus déterminant puis-

qu'il gouverne, ainsi qu'on va le voir, toute la construction symbolique du roman.

Encore est-ce un secret qui, pour avoir été peu aperçu, n'en est pas moins placé en pleine évidence, comme certaine *lettre volée*. « Le Télégraphe » (chap. LV) et « Le Moyen de délivrer un jardinier des loirs qui mangent ses pêches » (chap. LVI) : en deux chapitres centraux, dont le premier livre pour le coup la « clé » du second, le roman donne à entrevoir qu'il est tout entier réglé par une représentation allégorique des technologies de la communication. L'étonnant est que la plupart des adaptations cinématographiques du *Comte de Monte-Cristo*, ces sortes de lecture au rabais, font l'économie – comme souvent aussi du personnage de Danglars – de cette scène du télégraphe, pourtant si déterminante non seulement dans l'orchestration de l'histoire, celle de la vengeance de Dantès, mais aussi dans le fonctionnement symbolique du récit qu'en fait Dumas. Les indices pourtant ne manquent pas : on sait que la vengeance de Dantès, ourdie pendant plus de dix ans après son évasion du château d'If, s'embraie sur une utilisation frauduleuse du télégraphe, Dantès soudoyant l'un des stationnaires de la ligne d'Espagne pour faire monter vers Paris une fausse information, dont il prévoit qu'elle sera réceptionnée par le ministre Lucien Debray auprès duquel, en pur délit d'initié, le banquier Danglars obtient des renseignements profitables à ses spéculations boursières. Les chapitres LV et LVI du roman mettent en scène la « bête aux pattes noires » (p. 755), décrivent son code de fonctionnement et son mode d'administration. Sans doute ces deux chapitres n'échappent-ils pas à l'attention du lecteur, mais pour être le plus souvent portés spontanément au compte d'une modernité toute décorative, sans conséquence sur la structure et l'imaginaire du

roman. La thèse dont je voudrais partir ici est que la scène du télégraphe, dans *Monte-Cristo*, fonctionne à la fois comme scène emblématique et comme centre nerveux d'une allégorie de la communication sous-tendant l'ensemble du roman et gouvernant de part en part son organisation thématique. Plus largement, mon propos dans les pages qui suivent est d'établir à grands traits que cette scène ordonne, en aval comme en amont du récit, toute une scénographie de la communication et des médias qui, à la fois, rend compte de l'inscription historique du roman dans un contexte technologique donné et témoigne de la position pour le moins critique adoptée par Dumas à l'égard des vertus sociales prêtées, à partir de la monarchie de Juillet et jusqu'à nous, aux supports et dispositifs de communication.²

À l'appui de cette thèse, il faut encore remarquer qu'interrogé par le procureur Villefort, Lord Wilmore (l'une des identités fausses de Dantès) dit de Monte-Cristo que celui-ci est venu en France parce qu' « *il veut spéculer sur les chemins de fer* ». « *Et puis, poursuit-il, comme il est chimiste habile et physicien non moins distingué, il a découvert un nouveau télégraphe dont il poursuit l'application* » (p. 848). À Monte-Cristo, Albert de Morcerf déclarera plus loin, avant de se livrer avec lui à la « *volupté de la vitesse* » (p. 1057) : « *Décidément vous êtes l'homme des prodiges, et vous arriverez non seulement à dépasser les chemins de fer, ce qui n'est pas bien difficile en France surtout, mais encore à aller plus vite que le télégraphe* » (p. 1056). Et Danglars, toujours au sujet du comte : « *Le comte est un spéculateur qui se ruinera certainement en essais et utopies³ : il prétend qu'il y a à Auteuil, dans les environs de la maison qu'il vient d'acheter, un courant d'eau minérale qui peut rivaliser avec les eaux de Bagnères, de Luchon et de Cauterets. [...] Or comme je lui en veux,*

j'espère que dans son chemin de fer, dans son télégraphe électrique ou dans son exploitation de bains, il va se ruiner ; je le suis pour jouir de sa déconfiture, qui ne peut manquer d'arriver un jour ou l'autre » (p. 848). Ce sont là, parmi d'autres, autant d'indices locaux d'un réseau thématique sous-jacent, et faisant de Monte-Cristo non seulement l'opérateur d'une technologie de la vengeance, mais aussi d'une vengeance exercée au moyen d'une instrumentalisation, d'un détournement guerrier des technologies de communication.

Au commencement était Dantès, arrivant au port de Marseille à bord du *Pharaon*, après escale à l'île d'Elbe. Tout candide qu'il soit, le jeune pilote – l'homme du gouvernail : retenons ce trait – est déjà porteur de deux propriétés qui l'indexent au registre de la communication et qui vont précipiter sa perte. D'un côté, il est porteur d'un message dont il ignore le contenu, émanant d'un aide de camp de l'Empereur en exil et destiné aux conspirateurs bonapartistes parisiens (à l'un d'entre eux en particulier, Noirtier de Villefort, père du substitut du procureur du roi). D'autre part, amoureux de la belle Mercédès, il survient chez elle alors qu'elle fait l'objet d'une cour appuyée de la part de son cousin, catalan comme elle, Fernand Mondego, qui lui rappelle que dans la communauté très fermée des Catalans de Marseille, « *c'est [parmi ceux-ci] une loi sacrée de se marier entre eux* » (p. 22). Mercédès refuse la loi que lui rappelle Fernand : « *Vous vous trompez Fernand, ce n'est pas une loi, c'est une habitude, voilà tout ; et, croyez-moi, n'invoquez pas cette habitude en votre faveur* » (p. 22). L'amour qu'elle porte à Dantès est celui qui doit assurer la communication, Dantès est celui qui instille la communication, le principe de l'échange (c'est-à-dire de l'ouverture) à l'intérieur d'une communauté fermée, vouée à l'endogamie. La haine de Fernand à son

égard dépendra autant de la jalousie à l'égard d'un rival qu'à l'égard de celui qui vient bafouer la loi sacrée des Catalans de Marseille.

Cette question des échanges matrimoniaux serait anecdotique, décorative, et pour tout dire soumise au romanesque propre au roman-feuilleton, reposant souvent sur des questions d'amours déçues et de rivalités érotiques, si l'ensemble du roman ne multipliait pas les perturbations matrimoniales d'un ordre semblable. Au moment où Dantès célèbre ses fiançailles avec Mercédès, Villefort célèbre lui ses fiançailles avec Renée de Saint-Méran, c'est-à-dire à l'intérieur d'un cercle social endogamique (mariage de raison entre gens du même monde et de même fortune). Nombre des stratégies de Monte-Cristo dans la troisième partie parisienne du roman seront vouées à faire périlcliter des « projets de mariage » (c'est le titre du chapitre LXVI) non pas consanguins, mais consociologiques : mariage de Franz d'Épinay avec Valentine de Villefort (il favorisera plutôt le mariage de Valentine avec Maximilien Morrel), mariage d'Eugénie Danglars et Albert de Morcerf, mariage d'Eugénie Danglars avec Andréa Cavalcanti (alias Benedetto, le fils adoptif du contrebandier Bertuccio). Monte-Cristo sera le grand perturbateur, c'est-à-dire celui qui par effraction introduit l'échange, la circulation dans le cercle clos des convenances matrimoniales et des connivences sociales. Quitte, le cas échéant, à inventer de toutes pièces un faux « bon parti » (Andréa Cavalcanti, masque distingué et noble du forçat Benedetto).

Porteur d'une lettre dont il ignore le contenu et l'enjeu, introduisant par l'amour la logique de l'échange au sein d'une micro-société endogamique, le jeune Dantès n'est encore homme de communication que par occasion ou par spontanéité émotive. Pour que du pauvre Dantès, pilote inculte et crédule⁴, naisse

Monte-Cristo, richissime, rusé et *homo communicans*, il faudra qu'il y ait transformation – mort et transfiguration. C'est tout le sens de l'épisode si palpitant de l'incarcération au château d'If, qu'on peut lire, à bien y regarder, comme une sorte de mise en jeu et en scène d'une machine cybernétique.

Que se passe-t-il en effet au château d'If, pendant les quatorze années qui précèdent la dramatique évasion du détenu ? L'homme du gouvernail⁵ s'y trouve jeté dans l'enfer d'un quadruple enfermement : enfermement dans sa cellule, dans l'obscurité et le silence absolu, sans contact avec l'extérieur ni avec ses geôliers auxquels il est interdit de lui adresser la parole ; enfermement de cette cellule au sein d'une prison dont il ignore la topographie ; enfermement dans les spirales d'un complot dont il ignore la cause, les enjeux et les instigateurs ; enfermement enfin au cœur d'une Histoire politique, économique et sociale qui sur la scène du monde évolue, pendant les quatorze années de sa détention, de 1815 à 1829, de la fin de la première Restauration à celle du règne de Charles X.

Ainsi enfermé, rayé du nombre des vivants, privé de son nom (identifié tantôt comme le détenu de la cellule 34, tantôt comme « le prisonnier furieux »), laissé au secret et dans l'ignorance du sort qui lui est réservé, sans échange avec son environnement, Dantès est comme frappé d'entropie : si l'obscurité dans laquelle il est plongé développe ses facultés sensorielles (Monte-Cristo sera nyctalope et capable de percevoir les plus infimes mouvements d'une physionomie), sa solitude le conduit aux portes de la folie : « Dantès parlait pour entendre le son de sa propre voix : il avait essayé de parler lorsqu'il était seul, mais alors il se faisait peur » (p. 141). « Alors son esprit devint sombre, un nuage s'épaissit devant ses yeux. Dantès était

un homme simple et sans éducation : le passé était resté pour lui couvert de ce voile sombre que soulève la science. Il ne pouvait dans la solitude de son cachot et dans le désert de sa pensée, reconstruire les âges révolus, les peuples éteints, rebâtir les villes antiques [...]» (p. 143).

Il y a cependant une autre cellule, voisine, la cellule 27, occupée par l'abbé Faria, tenu pour le « prisonnier fou » par ses geôliers. Et « *tout à coup le soir, vers neuf heures, [Dantès] entendit un bruit sourd à la paroi du mur contre lequel il était couché* » (p. 146). Cet *input* va rappeler le prisonnier à la vie, c'est-à-dire à l'organisation : « *Bientôt, il sentit que le jour rentrait dans son cerveau ; toutes ses idées, vagues et presque insaisissables, reprenaient leur place dans cet échiquier merveilleux, où une case de plus peut-être suffit pour établir la supériorité de l'homme sur les animaux. Il put penser et fortifier sa pensée avec le raisonnement.* » (pp. 148-149). Le tunnel creusé entre les deux cellules 34 et 27, qui va mettre en relation Faria et Dantès, est l'éclatant symbole de la communication retrouvée et l'opérateur de toute une série de transformations en chaîne, qui vont d'abord, par le pouvoir de déduction de l'abbé Faria faire sauter toutes les boucles dans lesquelles Dantès était enfermé : tour à tour l'abbé omniscient lui révèle la topographie des lieux, déduit à partir de maigres indices la nature du complot et l'identité de ses instigateurs, puis surtout transmet à Dantès, non seulement la clé du trésor de l'île de Monte-Cristo, mais tout son savoir (historique, linguistique, littéraire, politique). Cette transfusion de savoir, qui fait de Dantès une sorte de vampire encyclopédique, est nettement marquée par le fait qu'aussitôt que Faria a rempli son office de maître d'apprentissage, celui-ci meurt, coquille vidée, vampirisée, et offre du même coup à Dantès le moyen de s'échapper en prenant la place

du mort dans le linceul, avant d'être jeté au cimetière du château d'If, c'est-à-dire la mer.

Ainsi, les chapitres racontant la réclusion de Dantès fonctionnent comme le négatif et plus exactement comme le creuset de toute la suite du roman. Il avait perdu son identité : il sera doté d'identités multiples (Monte-Cristo, Sinbad le marin, l'abbé Busoni, Lord Wilmore). Il était misérable : il sera grandiose. Il avait été jeté dans la plus absolue pauvreté : il sera d'une richesse incalculable. Il était ignorant, inculte, naïf : il sera omniscient et rusé. Il avait été réduit à l'immobilité du prisonnier plongé dans l'obscurité d'une cellule sans communication avec l'extérieur : il sera mobile, rapide, vif, et presque doué d'ubiquité. Il avait été plongé et tenu dans la désinformation et l'incommunicabilité : il sera surinformé, habile communicateur en pleine maîtrise des moyens techniques les plus avancés.

De quoi va dépendre en effet le pouvoir de Monte-Cristo ? Du fabuleux trésor livré par l'abbé Faria, certes. Mais bien davantage de sa maîtrise prodigieuse des techniques de communication, des transports et des médias.

Pour ce qui est des médias, rappelons-nous encore la scène du télégraphe, mais aussi, à différents moments clés du roman, la capacité du comte à tirer profit d'un réseau de correspondants et de journalistes qui lui permettront notamment de confondre dans le pair de France Fernand de Morcerf celui qui a trahi le pacha de Janina et vendu en esclavage la fille de celui-ci, Haydée.

Sa maîtrise n'est pas moindre de la communication interpersonnelle : non seulement Monte-Cristo est passé expert dans l'art de la manipulation et dans la technique de décrypter les signes émotionnels les plus imperceptibles, mais encore il va mettre en

œuvre une redoutable capacité à dévoyer les rituels de l'échange et du don/contre-don qui sont au principe de la communication micro-sociale, accueillant Franz d'Epinay sur l'île de Monte-Cristo pour l'endetter de son hospitalité somptueuse et sauvant Albert de Morcerf des bandits romains qui l'ont enlevé (à sa demande) à seule fin là aussi de l'endetter et d'obtenir par lui son entrée dans le monde parisien où évoluent ses ennemis — et poussant l'ironie, lorsqu'il se rend à l'invitation de son protégé à Paris, jusqu'à dévoiler (en vérité pour les masquer sur le mode de la lettre volée de Poe) les raisons exactes qui l'ont incité à se porter à son secours : « Or, je le demande à tous ces messieurs, pouvais-je laisser mon hôte entre les mains de ces affreux bandits, comme vous les appelez ? D'ailleurs, vous le savez, j'avais, en vous sauvant, une arrière-pensée qui était de me servir de vous pour m'introduire dans les salons de Paris quand je viendrais visiter la France. Quelque temps vous avez pu considérer cette résolution comme un projet vague et fugitif ; mais aujourd'hui, vous le voyez, c'est une bonne et belle réalité, à laquelle il faut maintenant vous soumettre sous peine de manquer à votre parole » (p. 511).

Sa puissance et son efficacité, Monte-Cristo les doit, enfin, à sa rapidité de déplacement, autorisée par la mise en place d'un système de transports couvrant tout son territoire de chasse. Rappelons-nous qu'il passe et se fait passer non seulement pour un ingénieur du télégraphe, mais aussi pour un spéculateur des chemins de fer. Dialogue éloquent entre Monte-Cristo et son acolyte le contrebandier Bertuccio :

« J'ai besoin d'une terre sur le bord de la mer, en Normandie, par exemple, entre Le Havre et Boulogne. Je vous donne de l'espace, comme vous voyez. Il faudrait

que, dans cette acquisition, il y eût un petit port, une petite crique, une petite baie, où puisse entrer et se tenir ma corvette ; elle ne tire que quinze pieds d'eau. Le bâtiment sera toujours prêt à mettre à la mer, à quelque heure du jour ou de la nuit qu'il me plaise de lui donner le signal. Vous vous informerez chez tous les notaires d'une propriété dans les conditions que je vous explique ; quand vous en aurez connaissance, vous irez la visiter, et si vous êtes content, vous l'achèterez à votre nom. La corvette doit être en route pour Fécamp, n'est-ce pas ?

– Le soir même où nous avons quitté Marseille, je l'ai vu mettre à la mer.

– Et le yacht ?

– Le yacht a ordre de demeurer aux Martigues.

– Bien. Vous correspondrez de temps en temps avec les deux patrons qui les commandent, afin qu'ils ne s'endorment pas.

– Et pour le bateau à vapeur ?

– Qui est à Châlons ?

– Oui.

– Mêmes ordres que pour les deux navires à voiles.

– Bien !

– Aussitôt cette propriété achetée, j'aurai des relais de dix lieues en dix lieues sur la route du Nord et sur la route du Midi.

– Votre excellence peut compter sur moi.

(pp. 588-589)⁶

Qu'est-ce qui organise tout cela, en deçà de l'anecdote romanesque ? Une rhétorique significative, fondée sur trois métaphores substituables les unes aux autres. Celle du sang, d'abord, soumise au code littéraire et populaire du vampirisme. Enfermé au château d'If, Dantès s'est trouvé comme mis au tombeau : « *Il devina qu'il se passait chez les vivants quelque*

chose d'inaccoutumé : il habitait depuis si longtemps une tombe qu'il pouvait bien se regarder comme mort » (p. 129) ; ou encore : *« Edmond sentait un vague engourdissement, qui ne manquait pas d'un certain bien-être, le gagner. Les tiraillements nerveux de son estomac s'étaient assoupis ; les ardeurs de sa soif s'étaient calmées ; lorsqu'il fermait les yeux, il voyait une foule de lueurs brillantes pareilles à ces feux follets qui courent la nuit sur les terrains fangeux : c'était le crépuscule de ce pays inconnu qu'on appelle la mort. »* (p. 146). Et quand il reparaît sous les traits de Simbad le Marin, accueillant Franz d'Epinay dans la grotte de Monte-Cristo, c'est bien sous l'aspect d'un mort-vivant qu'il est décrit : *« Quoique d'une pâleur presque livide, cet homme avait une figure remarquablement belle ; ses yeux étaient vifs et perçants ; son nez droit, et presque de niveau avec le front indiquait le type grec dans toute sa pureté, et ses dents, blanches comme des perles, ressortaient admirablement sous la moustache noire qui les encadrait. Seulement cette pâleur était étrange ; on eût dit un homme enfermé depuis longtemps dans un tombeau, et qui n'eût pas pu reprendre la carnation des vivants »* (p. 346). La métaphore du vampire, jusque-là sous-jacente, surgira à même le texte et la rumeur sociale lorsque Monte-Cristo se rendra au rendez-vous parisien fixé par Albert de Morcerf. Conversation dans l'attente du comte entre les convives :

- Il mange donc votre homme extraordinaire ?*
- Ma foi, s'il mange, c'est si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler.*
- Vous verrez que c'est un vampire.*
- Riez si vous voulez. C'était l'opinion de la comtesse G..., qui, comme vous le savez, a connu lord Ruthwen.*
- Ah ! joli ! dit Beauchamp, voilà pour un homme non journaliste le pendant du fameux serpent de mer*

du Constitutionnel ; un vampire, c'est parfait !

– Œil fauve dont la prunelle diminue et se dilate à volonté, dit Debray ; angle facial développé, front magnifique, teint livide, barbe noire, dents blanche et aiguës, politesse toute pareille.

– Eh bien ! c'est justement cela, Lucien, dit Morcerf, et le signalement est tracé trait pour trait. Oui, politesse aiguë et incisive. Cet homme m'a souvent donné le frisson ; un jour entre autres, que nous regardions ensemble une exécution, j'ai cru que j'allais me trouver mal, bien plus de le voir et de l'entendre causer sur tous les supplices de la terre, que de voir le bourreau remplir son office et que d'entendre les cris du patient.

– Ne vous a-t-il pas conduit un peu dans les ruines du Colisée pour vous sucer le sang, Morcerf ? demanda Beauchamp.

– Ou après vous avoir délivré, ne vous a-t-il pas fait signer quelque parchemin couleur de feu, par lequel vous lui cédiez votre âme, comme Esau son droit d'aînesse ?

(pp. 501-502)

Du vampire en effet, Monte-Cristo, né de la vampirisation symbolique de l'abbé Faria, n'a pas que le physique. Il en a également, au moral et au comportemental, l'instinct de prédateur et l'absence d'émotion visible ; le pouvoir d'ubiquité et de rapide déplacement dans l'espace ; les identités multiples ; le fait qu'il a besoin pour entrer dans le monde parisien d'y être invité, comme le vampire dans les codes populaires ne peut entrer dans une maison sans qu'on ne l'y invite ; le fait enfin, très souvent avéré, que le Comte n'absorbe presque aucune nourriture lors des banquets somptueux qu'il organise dans ses résidences parisiennes.

Deuxième figure structurante : l'argent. *Le Comte de Monte-Cristo* met sans doute en lutte deux formes

de l'argent : l'argent inerte, voué à la pure dépense somptuaire du trésor de l'île contre l'argent spéculé, fructifié du banquier Danglars. Mais bien davantage tout le texte est travaillé par une intense circulation économique sous la forme de lettres de change, billets à ordre, emprunts, transferts, mouvements de hausse et de baisse de la Bourse.

Troisième figure structurante : l'information. Je l'ai dit déjà : son pouvoir sur ses ennemis, Monte-Cristo le tient en particulier du fait qu'il n'ignore rien d'eux ni de leur passé alors qu'il pratique à leur égard, à coup d'identités multiples et de rétention d'informations, la plus opaque résistance à leur désir de percer à jour son origine et ses intentions. On a vu également sa capacité à manipuler l'information et à pratiquer l'intoxication : ainsi dans l'opération du télégraphe de Montlhéry ou dans la mise en jeu, par l'intermédiaire d'un journaliste, Beauchamp, de tout un réseau de correspondants afin de dévoiler le trouble passé du très honorable pair de France Fernand de Morcerf. La scène la plus significative et la plus retorse, à cet égard, est celle qui dans le chapitre intitulé « Les informations » (chap. LXIX) voit le procureur du roi Villefort tenter de s'informer au sujet de Monte-Cristo auprès de deux personnes qui connaissent l'énigmatique aventurier, et qui sont en réalité deux alter-egos du Comte lui-même. Dans sa discrète enquête, Villefort récolte des renseignements au sujet de Monte-Cristo auprès de l'abbé Busoni (présenté comme ami d'enfance du comte), puis de Lord Wilmore (présenté comme son ennemi). N'importe pas seulement ici le court-circuit informationnel, voulant que le Comte soit à la fois la source, le canal et l'objet de l'information. Importe bien davantage la manipulation du recoupement de l'information auquel se livre Monte-Cristo, puisque les deux points

de vue, en apparence crédibles puisqu'ils viennent de deux personnes qui sont en rapport de sympathie/antipathie symétrique avec Monte-Cristo, vont dans le même sens à peu de choses près et que Villefort peut donc, en habile procureur, être raisonnablement fondé à croire l'information véridique, alors qu'elle est évidemment fallacieuse.

Il est temps à présent d'en venir à ce qui lie ensemble ces trois métaphores circulatoires (argent, sang, information) et de déterminer sur quel imaginaire communicationnel elles se trouvent historiquement et idéologiquement moulées.

C'est très évidemment – mais à deux titres – la figure ou le modèle du « réseau » qui organise l'ensemble des axes thématiques du roman.

Déplacements rapides, correspondances multiples, transferts et transactions, c'est toute une allégorie de la circulation en réseau qui sous-tend l'imaginaire du roman. Le télégraphe (et dans une moindre mesure le chemin de fer) constitue à cet égard la matrice technique de cette allégorie. Composé dans les années 1840, le roman s'écrit précisément au moment où s'effectuent timidement en France les premiers pas en direction du télégraphe électrique, et la conversion de la technologie analogique du télégraphe optique de Chappe à la technologie digitale du télégraphe électrique (une première ligne expérimentale est installée en 1842 entre Paris-Saint-Cloud et Versailles). Sans doute le télégraphe représenté et instrumentalisé dans le roman est-il le télégraphe optique, mais le moment du récit travaille rétrospectivement le moment de l'histoire : non seulement Monte-Cristo, nous l'avons vu, se donne pour un inventeur en matière de télégraphie électrique, mais encore Dumas a inscrit dans la trame narrative une sorte de figuration anticipée de la technologie

digitale du télégraphe Morse sous la forme du personnage de Noirtier de Villefort, paralysé, atteint du « *lock-in-syndrom* », seulement capable de cligner d'un œil et ayant mis au point un système de communication avec ses proches fonctionnant sur le double principe d'un répertoire et d'un codage binaire de l'information (l'œil ouvert ou fermé). Etre hybride, en somme, tenant du télégraphe optique, en ceci que, comme le système de Chappe, son fonctionnement renvoie à un lexique (en l'occurrence, le dictionnaire) et tenant du télégraphe électrique par le code binaire (ouvert/fermé) par lequel il détermine la position des mots à encoder. En cela, il est l'équivalent dans le récit de cet appareil commandé à l'ingénieur Bréguet par le directeur de l'administration du télégraphe (Foy), qui consistait à utiliser l'électricité pour manœuvrer à distance les bras d'un petit télégraphe aérien qui sera mis en service précisément en 1845 (cet appareil porta le nom de « télégraphe français » ou appareil Foy-Breguet).

Moulé dans la matrice technique du télégraphe, l'imaginaire du roman emprunte bien davantage encore au modèle utopique du « réseau » tel qu'il a été mis en forme par la pensée de Saint-Simon et propagé par ses disciples, et sur la base précisément d'une triple métaphore assimilant l'une à l'autre la circulation de l'argent, la circulation des messages ou des informations et la circulation du sang, opérant du même coup la transplantation du concept de « réseau » du lexique du textile et de la physiologie dans celui de l'économie politique et plus spécialement du système des communications.⁷ En 1832, Michel Chevalier, disciple de Saint-Simon, futur titulaire de la chaire d'Economie politique au Collège de France et conseiller auprès de Napoléon III pour les chemins de fer, écrira, apparemment dans le même

sens, au détour d'un article retentissant paru dans son journal *Le Globe* : « L'industrie, abstraction faite des industriels, se compose de centres de production unis entre eux par un lien relativement matériel, c'est-à-dire par les voies de transport, et par un lien relativement spirituel, c'est-à-dire par les banques. Il y a de si étroites relations entre le réseau des banques et le réseau des lignes de transport, que l'un des deux étant tracé avec la figure la plus convenable à la meilleur exploitation du globe, l'autre se trouve par là pareillement déterminé dans ses éléments essentiels. »⁸

Promotion de la rotation rapide des biens et de la circulation efficace des idées, la doctrine saint-simonienne se soutient d'une utopie de la communication, vue comme vecteur d'association universelle. Dans ce même article de 1832, intitulé *Le Système de la Méditerranée* – et paru, notons-le, moins de six années avant le moment où Dumas situe la vengeance parisienne de Monte-Cristo –, Michel Chevalier fait valoir à grandes envolées vibrantes que l'installation d'un réseau de chemins de fer, de télégraphe et de canaux sur tout le pourtour du bassin méditerranéen garantira la paix et les progrès de la civilisation, unifiera l'Orient et l'Occident comme l'esprit à la matière : « quel spectacle touchant présentera l'humanité, s'émerveille-t-il, lorsqu'aux bords de la Méditerranée, où la civilisation s'est développée par le choc de tant de flottes et la lutte de tant de cités rivales réfléchies dans ses ondes, l'Europe, l'Afrique et l'Asie, comme aux bords d'une coupe immense et magnifique où elles n'ont communiqué qu'en la rougissant de leur sang, désormais se tendant des bras amis, communiqueront pacifiquement entre elles, et offriront dans cet accord sublime, le symbole de l'association universelle que nous venons fonder. »⁹ Moment capital qui voit, dans le contrecoup du système saint-simonien et la perspective de son application pratique sous la forme d'un

réseau de moyens de communication et de voies de transport naître, sous forme utopique (mais aussi idéologique), cette religion de la communication dont nous sommes encore tributaires et qui repose d'une part sur le postulat que toute communication, parce qu'elle relie, pacifie et harmonise les rapports humains et d'autre part sur l'idée (évidemment fausse, et trompeuse) qu'une technologie produirait par elle-même les conditions de son efficacité sociale.

À cette utopie de la communication, qui enveloppe toute une idéologie consubstantielle au capitalisme industriel, il y aura, en 1879, la réponse de Marx : « *L'apparition des chemins de fer a été le couronnement de l'œuvre dans les pays où l'industrie moderne était la plus développée, l'Angleterre, les États-Unis, la Belgique, la France, etc. En les appelant « couronnement de l'œuvre », j'entends par là que (avec les bateaux à vapeur pour le trafic maritime et le télégraphe) ils ont été en fin de compte le moyen de communication correspondant aux moyens de production modernes ; je veux également dire qu'ils ont été la base d'énormes sociétés par actions et qu'ils ont en même temps constitué un nouveau point de départ pour toutes les compagnies bancaires. Bref, ils ont imprimé un essor insoupçonné à la concentration du capital et accéléré puissamment l'activité cosmopolite du capital de prêt, enserrant ainsi le monde entier dans un réseau de filouterie financière et d'endettement réciproque, forme capitaliste de la fraternité "internationale" ».*¹⁰

L'autre réponse, en 1844-46, aura été, me semble-t-il, le *Comte de Monte-Cristo*, en tant que contre-utopie de la communication. Non pas moyen d'un lien universel, d'une fraternité entre les hommes, mais arme, instrument de guerre et de vengeance, ou moyen d'accroître la puissance des grands possédants. L'instrumentalisation belliqueuse des médias, des

transports, de la communication interpersonnelle vaudrait ainsi, dans *Monte-Cristo*, comme dénonciation de l'illusion saint-simoniennes touchant aux vertus pacificatrices de la communication. Bien plus, on peut lire la triple métaphore du sang, de l'argent et de l'information, telle qu'elle est traitée dans le roman comme un retournement radical du sens et des valeurs affectés à ces figures par la prédication des saint-simoniens :

	SAINT-SIMON	DUMAS
	+	-
SANG	Principe de bonne circulation corporelle-matérielle	[vampirisme]
ARGENT	Echange, rotation, fructification	[Dépense somptuaire, dilapidation]
INFORMATION	Principe de bonne circulation « spirituelle », intellectuelle	[Rétention, extorsion, intoxication]

Il est frappant par ailleurs de constater que le roman, dans lequel Monte-Cristo apparaît notamment sous l'identité de Simbad le Marin, est virtuellement placé sous l'enseigne d'une mise en communication de l'Occident et de l'Orient, commençant par un incipit indiquant que le *Pharaon* à bord duquel arrive Dantès vient « de Smyrne, Trieste et Naples » (p. 3) et articulant l'un de ses épisodes clés (la révélation de la trahison de Fernand de Morcerf) autour de la mise en relation par voie de correspondance journalistique de Paris et de Janina.

On pourrait être tenté, certes, de voir dans cette hypothèse, voulant que le roman se moule pour s'y opposer dans la matrice utopique des saint-simoniens, une sorte d'analogie rapide, ou un simple fait de coïncidence.¹¹ J'en vois cependant un indice de validation dans un propos tenu par Monte-Cristo lors de son arrivée à Paris. S'adressant à ses compagnons de table, qui le louent de sa grandeur d'âme, le Comte déclare ceci : « *Peut-être ce que je vais vous dire vous paraîtra-t-il étrange, à vous, messieurs les socialistes, les progressifs, les humanitaires ; mais je ne m'occupe jamais de mon prochain, mais je n'essaye jamais de protéger la société qui ne me protège pas, et je dirai même plus, qui généralement ne s'occupe de moi que pour me nuire ; et en les supprimant dans mon estime et en gardant la neutralité vis-à-vis d'eux, c'est encore la société et mon prochain qui me doivent du retour* » (p. 510). Or, le terme même de socialisme est d'invention récente (1834), et d'extraction saint-simonienne : on le doit à Pierre Leroux, « *[bâtitseur d'une] religion de l'Humanité* »¹², et pour bien des lecteurs contemporains de Dumas la référence devait être particulièrement transparente.

Roman de la communication, comme technique de pouvoir et d'instrumentalisation des êtres et des choses, Monte-Cristo est aussi bien le roman du capitalisme (représenté par Danglars), et de la communication comme exigence du capitalisme, en tant que rotation des capitaux et des biens. Monte-Cristo, dandy dilapidateur, c'est la revanche des « inutiles » contre les « utiles », des « frelons » (ceux que Saint-Simon appelait les « sangsues de la nation ») contre les « Abeilles » (les industriels du capitalisme conquérant). Rien ne l'indique mieux, sans doute, que la scène d'économie délirante qui figure à la fin du roman. Le spéculateur Danglars enfermé est affamé et

assoiffé et tenu, pour survivre, de payer des sommes astronomiques pour de l'eau et un peu de nourriture, jusqu'à dilapider toute sa fortune. L'aristocrate Monte-Cristo lui impose en quelque sorte un réapprentissage de la valeur d'usage des choses et, du même coup, l'abjuration du credo capitaliste de la réification généralisée.

Mais certes la critique développée par Dumas a ses limites. Elle est idéaliste, elle est l'expression d'une vision passéiste de l'histoire, qui confie à un aristocrate de pacotille le soin d'enrayer la logique capitaliste avec ses utopies d'appui et de lutter contre les pouvoirs montants de la grande bourgeoisie d'affaires. Dumas reste en deçà de la vérité qu'il dévoile. La solution, la contre-utopie marxiste est tournée vers l'avenir (la société sans classes). La solution, la contre-utopie de Dumas est tournée vers le passé (l'aristocratie fantasmatique assumée par ce noble d'opéra qu'est Monte-Cristo).

Notes

¹ Préface au *Comte de Monte-Cristo*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, p. XI. Nos renvois de page se feront à cette édition, dont le texte et la pagination sont repris dans la collection « Folio Classique » en deux volumes, préface de J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, 1998.

² La lecture à laquelle on va procéder s'inscrit dans le cadre d'une recherche plus vaste entreprise à partir d'une hypothèse générale formulée à l'intersection de l'histoire littéraire et de l'archéologie des théories de la communication. À la formuler très sommairement, cette hypothèse consiste à faire valoir que le roman populaire, du XIX^e siècle à nos jours, a constitué l'un des vecteurs non seulement de vulgarisation des propriétés techniques des moyens de communication modernes, mais aussi d'acculturation aux vertus sociales prêtées à ces moyens. Pas de machines à communiquer sans imaginaire technique produit par elles mais aussi pour elles. Pas non plus d'imaginaire technique sans instance de production et de diffusion de cet imaginaire, agissant sous la forme d'un discours d'escorte fait aux propriétés ou vertus sociales de ces machines. Telle est, en double toile de fond, l'idée conductrice à laquelle on voudrait soumettre ce qui constitue la plus réussie sans doute des œuvres de Dumas.

³ Relevons ce mot d'« utopies » : il est lourd, on le verra, d'insinuations pertinentes quant à l'enjeu symbolique de la fiction ourdie par Dumas.

⁴ « Dantès était un homme simple et sans éducation ; le passé était resté pour lui couvert de ce voile sombre que soulève la science. Il ne pouvait, dans la solitude de sa pensée, reconstruire les âges révolus, ranimer les peuples éteints, rebâtir les villes antiques, que l'imagination grandit et poétise, et qui passent devant les yeux, gigantesques et éclairées par le feu du ciel, comme les tableaux babyloniens de Martinn ; lui n'avait que son passé si court, son présent si sombre, son avenir si douteux : dix-neuf ans de lumière à méditer peut-être dans une éternelle nuit ! » (p. 143).

⁵ Rappelons, comme le rappelait Norbert Wiener lui-même, que le mot de cybernétique vient du mot grec signifiant « gouvernail » (ou encore gouvernement).

⁶ On notera que lorsque, dans les lignes qui suivent, Monte-Cristo se présente à l'hôtel du banquier Danglars, Dumas précise que celui-ci « présidait une commission nommée pour un chemin de fer » (p. 683).

⁷ Cf. Saint-Simon : « La loi la plus importante de toutes est sans contredit, celle qui règle le budget, car l'argent est au corps politique ce que le sang est au corps humain. Toute partie du corps où le sang cesse de circuler languit et ne tarde pas à mourir ; de même toute fonction administrative qui cesse d'être payée cesse promptement d'exister. » (dans *L'industrie*, 1816-1818, cité par Pierre Musso, *Télécommunications et philosophie des réseaux. La postérité paradoxale de Saint-Simon*, Paris, P.U.F., 1997, p. 121.)

⁸ Cité par Armand Mattelart, *L'invention de la communication*, Paris, La Découverte, 1994, p. 115-116.

⁹ Cité par P. Musso, « La distinction saint-simonienne entre réseaux "matériels" et "spirituels" », dans *Quaderni*, 39, automne 1999, p. 64.

¹⁰ Lettre à Nikolai Danielson, citée par A. Mattelart, *op. cit.*, p. 118.

¹¹ D'après son biographe Henri Clouard, Dumas connaissait, fréquentait même Prosper Enfantin, l'un des deux Pères suprêmes de l'Église saint-simonienne : « Il y a [chez Dumas] un mélange inouï de chimère et d'esprit constructeur qui fait comprendre la sympathie éprouvée par le romancier pour Prosper Enfantin, qu'il rencontrait chez les Girardin et qu'il se plut à avoir parfois chez lui à dîner », (*Alexandre Dumas*, Paris, Albin Michel, 1955, pp. 340-341).

¹² P. Musso, *Saint-Simon et le saint-simonisme*, Paris, P.U.F., coll. « Que sais-je ? », 1999, p. 119.